

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 23 (1986)
Heft: 806

Titelseiten

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J. A. 1000 Lausanne 1

Hebdomadaire romand
N° 806 6 février 1986

Rédactrice responsable:
Francine Crettaz

Abonnement
pour une année: 60 francs,
jusqu'à fin 1986: 55 francs
Vingt-troisième année

Administration, rédaction:
1002 Lausanne, case 2612
1003 Lausanne, Saint-Pierre 1
Tél. 021 / 22 69 10
CCP 10-155 27

Imprimerie des Arts et Métiers SA

Ont collaboré à ce numéro:
Jean-Pierre Bossy
François Brutsch
Jean-Daniel Delley
André Gavillet
Yvette Jaggi
Ursula Nordmann-Zimmermann
Charles-F. Pochon
Victor Ruffly

Points de vue:
Jeanlouis Cornuz
Catherine Dubuis

806

Domaine public

L'aventure collective

Je me souviens de ma réaction timorée lorsque les Américains lancèrent leur première fusée habitée par un homme. Mon incompréhension ne portait pas sur l'entreprise elle-même: la course à l'espace était déjà engagée par les Soviétiques; l'homme apprenait à marquer son territoire dans un impossible reculé. Je m'étonnais simplement que les Américains annoncent publiquement ce lancement risqué, qu'ils y fassent participer chacun, que l'aventure soit vécue par toute leur nation sous les yeux du monde entier. L'échec éventuel serait d'autant plus retentissant et subi comme une humiliation; plus qu'un échec, une défaite nationale. Mais l'audace, jusqu'au premier pas sur la lune, fut payante; la conquête était domaine public.

Depuis, les vols spatiaux se sont banalisés au point que l'engin naviguant était nommé navette. On l'a vu souvent atterrir banalement comme un avion gros porteur.

Mais en quelques années la télévision et les médias ont appris à porter au plus haut point d'intensité la communion collective. Et le sérieux scientifique n'excluait pas une mise en scène. On a beaucoup commenté la participation au vol mortel d'un équipage dont les membres étaient d'origine ethnique différente (japonaise, noire, juive), l'intégration à l'équipe de deux femmes, dont l'une, laïque et enseignante, était chargée d'entrer en contact direct avec sa classe, représentative de toute la jeunesse scolaire.

Le vol aurait pu être sans histoire et la portée symbolique de la mission se serait inscrite en douceur dans la mémoire collective. La catastrophe lui a donné une exceptionnelle intensité.

La question simple qu'il faut se poser est dès lors la suivante: une nation pour éprouver sa cohésion et

sa dynamique doit-elle vivre de semblables aventures collectives, chargées de symboles et pouvant impliquer des sacrifices de vie humaine?

A peine posée, surgissent les objections. Certains diront que le sens symbolique de la composition de l'équipage n'exclut pas, dans la vie américaine de tous les jours, des comportements racistes ou que la recherche de la cohésion nationale vécue comme une aventure et une conquête peut tourner au nationalisme dominateur. Les risques de dérapage seraient de la sorte considérable.

Mais, en regard, que nous offre le vécu suisse ou même européen: le goût du secret, la dépolitisation croissante de la jeunesse, la xénophobie. L'Europe tout accaparée par la réglementation gestionnaire n'est portée par aucun mythe, aucun élan vécu collectivement, la photo de famille des chefs d'Etats réunis n'en pouvant tenir lieu.

La Suisse, encore plus repliée que neutre, accuse au carré ces défauts-là.

Parce qu'elle a été préservée des grands conflits européens, on croit que la Suisse fut, au sens littéral du mot, sans histoire. Et pourtant, pour éprouver son unité ou sa volonté de résistance, elle créa et consomma beaucoup de symboles riches en conscience collective.

On cite souvent (on les critique aussi avec pertinence) les mythes de l'helvétisme du 19^e siècle: le serment des Trois Suisses, Guillaume Tell, les fêtes fédérales. Mais lors de l'emprunt militaire de la Confédération en 1936, les grands journaux publiaient par pages pleines des listes publiques de souscripteurs, plaçant souvent de très petits montants. L'exposition de Zurich en 1939 ou le plan Wahlen étaient une geste épique.

L'Amérique, conquérante de l'espace, donne l'image d'une nation qui vit et construit son histoire. Prospères, nous ne sommes que des héritiers. On rêve pour l'Europe d'un projet commun, réel et symbolique, qui exprime son génie et le dépasse. En rêve toujours, la Suisse s'y associerait. A. G.